



HENRI BONNET

TUÉ LE 17 AVRIL 1917, A MORONVILLIERS

*Promotion 1909. — Lettres.*

Je n'oublierai jamais notre première rencontre. C'était en juillet 1912, au cours de sa première année de service militaire à Bayonne. Dès les premiers moments, il exerça sur moi une telle séduction que ce fut avec une véritable joie que j'appris, un an plus tard, sa nomination comme professeur dans notre école <sup>(1)</sup>.

Ma première impression ne s'est pas démentie un seul instant. Je le vois toujours pareil : sur un corps moyen, quoique bien pris, une tête fine, un visage sans moustache qui lui donnait un air très jeune, un air doux de fille que sa parole agréable ne faisait qu'accentuer. On était attiré tout de suite par la grande distinction de son esprit et de ses manières et tenté de sonder cette âme si prenante. Mais lui ne s'épanchait pas volontiers ; il se tenait sur une réserve un

(1) Henri Bonnet était né le 21 juin 1889, à Bordeaux.

peu jalouse, un peu distante même, dans une pudeur sentimentale qui avivait encore le désir de le bien comprendre. Il fallait savoir lire dans ses yeux, pénétrer en lui par l'intuition subtile et sûre de la véritable amitié ; il n'y avait pas besoin alors d'ajouter beaucoup de mots : « Demain, très gros coup. A tout hasard, j'ai donné votre adresse à l'officier des détails. Je compte sur vous. » Et c'était tout.

Ceux en qui il avait pleine confiance savent de quels sentiments délicats il était animé.

C'était un bon fils. Ce n'est pas sans une grande émotion que je me rappelle les recommandations qu'il me fit au sujet de sa mère le jour de la mobilisation, en deux ou trois mots seulement, mais si pleins de sens. Dans la suite, il s'attendrit à la pensée de « la pauvre et chère maman » ; il s'inquiète dans les premiers jours de la campagne de ne pas recevoir de lettres d'elle et, de là-bas, il fait tout ce qu'il faut pour qu'elle ne manque de rien. Cette piété filiale se confondait avec l'amour de son chez lui, de son cher foyer : « Les pensées douces du foyer hantent l'esprit. Je me vois revenant, le jeudi soir, de ma leçon de chant et rentrant à la maison, la cuisine avec la chère maman, la chambre, le cabinet de travail si calme. Le cœur se fond en y songeant. »

Ce cœur si tendre à qui savait le pénétrer, il l'avait donné aussi à un ami : Compodonico. Cette amitié était très profonde. Aussi quelle détresse lorsqu'on apprend que, le 20 juin 1916, Compodonico était mort des suites d'une très grave blessure ! Henri Bonnet sort de sa réserve ordinaire et son amitié torturée se fait tumultueuse. C'est une explosion de douleur suivie d'un grand accablement. « Ma peine est immense... ; je ne puis penser à rien ; je suis moi-même à moitié mort, un corps sans âme..., la perte est irréparable. »

Tous ceux qui l'ont approché savent qu'il avait un véritable talent de musicien ; ils se le rappellent au piano, le buste droit, le visage sérieux, faisant courir sur le clavier ses jolis doigts longs et fins qui paraissaient faits pour les touches. Moi-même je pense avec attendrissement aux beaux

chœurs qu'exécutaient nos jeunes gens sous sa direction, à nos essais d'orchestre, à nos longues veillées si douces, si parfaitement sereines et si vite écoulées au cours desquelles nous étions charmés par la parfaite exécution des morceaux de son choix. Il avait beaucoup pratiqué les grands classiques et avait su retirer de cette fréquentation assidue un goût musical d'une très grande sûreté. Il savait percer à jour et ridiculiser la vulgarité et, par contre, sentait profondément la pureté ou la puissance des véritables chefs-d'œuvre. Et là aussi, Henri Bonnet avait son petit coin tout à lui. Il ne jouait pas volontiers les morceaux qui avaient les toutes premières places dans sa prédilection : la sonate de Beethoven dite du « clair de lune » était de ceux qu'on ne devait pas profaner et qu'il n'exécutait que rarement.

Son tempérament d'artiste ne se manifestait d'ailleurs pas seulement dans la musique. Artiste, il l'était aussi dans son enseignement des lettres, dans son désir d'avoir de coquettes petites choses, de jolis livres bien reliés, de beaux meubles et enfin dans son amour pour les grands spectacles de la nature. Et je suis obsédé par le souvenir de sa dernière permission pendant laquelle nous allâmes à Lescun, au centre d'un cirque merveilleux de montagnes pyrénéennes. C'était par une belle journée de février ; toute la campagne était recouverte d'une épaisse couche de neige vierge et étincelante. En revenant, au coude du chemin qui devait nous cacher le panorama dont nous nous éloignons à regret, nous nous attardions complaisamment, ne pouvant nous décider à renoncer au spectacle que nous offrait ce vaste et splendide ensemble de sommets. Comme je lui offrais de rester encore, il me dit que l'heure était venue de s'en aller et me rappela que partir, c'est mourir un peu. Je ne le sentais que trop.

Comment cette âme sensible allait-elle supporter la guerre pour laquelle elle semblait si peu faite ? Il se l'est bientôt demandé, et il écrit pour lui-même, dès les premiers jours : « Quelle sera mon attitude devant le feu ? Je ne sais. Je crois que je ne pourrai me défendre à ce moment d'une forte

appréhension et que le désir de vivre parlera de façon bien puissante. Pourtant, je crois pouvoir affirmer que je ne serai pas lâche et que je ne reculerai pas. Avant de partir vers l'inconnu, je puis me rendre ce témoignage que, si je tiens à ma vie, je ne sens aucun mouvement intime de lâcheté devant le danger. » Il ne se trompait pas. Ce délicat fut un homme de devoir et c'est ce qui fait la grande beauté harmonieuse de ce noble caractère. Certes, il a souffert beaucoup, au début de la campagne, de la fatigue physique et des privations. Son cœur sensible et profond a été mis à une rude épreuve par les premières défaites et par la retraite ; il s'est révolté à la pensée des erreurs qui ont pu être commises.

Mais il est devenu rapidement soldat, dans la plus belle acception du mot. Dès 1914, il écrit : « En cette heure grave où les destinées du pays sont en jeu, je tiens à vous dire que le sacrifice est fait et qu'il a été fait, avec amour, à la patrie. »

Son intelligence et son abnégation n'ont pas tardé à être remarquées. Parti comme sous-lieutenant, il commande une compagnie en février 1915 et il est nommé capitaine en novembre de la même année. Cette qualité le rend encore plus scrupuleux. Une de ses citations nous apprend que, dans l'enfer de Verdun, alors qu'il souffrait d'une affection qui devait le conduire à l'hôpital, il ne « consentit à se laisser évacuer que terrassé par la maladie ». Son colonel lui disait à cette occasion qu'il avait donné « une belle preuve d'énergie et d'abnégation » et le félicitait d'avoir été « un bel exemple ». Et cependant, en apprenant dans la suite que son régiment avait beaucoup souffert, il écrivait : « Vous imaginez aisément mes pensées en apprenant cela, moi qui n'avais pas quitté ma compagnie depuis dix-sept mois et qui les abandonne au danger. » Nous les imaginions aisément en effet ses pensées, car nous savions qu'il était de ceux que la conscience bouscule et, si nous ne le savions pas suffisamment à cette époque, nous ne pourrions plus l'ignorer aujourd'hui, après sa mort héroïque.

C'était le 17 avril 1917, vers 5 heures du soir, près de Moronvilliers. Sa compagnie avait progressé, dans la journée, de 3 kilomètres, et le Boche contre-attaquait furieusement. Craignant d'être cerné, il voulait aller chercher sa section de réserve placée à 100 mètres en arrière, dans une seconde tranchée sans communication avec la première. Ses gradés, effrayés du danger qu'il allait courir, le lui déconseillaient, et un mot que lui envoyait son ami le commandant de la compagnie voisine lui recommandait de ne pas bouger. Mais lui avait son idée, et il mit une opiniâtreté sublime à la réaliser. Brusquement il se met à grimper sur le talus. Un sergent qui lui était très dévoué le prend à bras le corps et le ramène dans la tranchée. « Bien, dit-il, je n'irai pas, mais que tout le monde tire. Sergent, prenez un fusil. » Pendant que celui-ci obéit, il enjambe le parapet et court au travers de l'espace découvert, battu d'un feu effroyable. Le sergent s'en aperçoit, le suit et arrive à la tranchée voisine presque en même temps que son capitaine, mais hélas ! pour le recevoir dans ses bras. Au moment où Henri Bonnet allait disparaître dans le boyau, une des balles qui rasaient le parapet l'avait atteint au cou, lui coupant la carotide ; il fut immédiatement inondé de sang et put dire seulement : « Je crois que je vais mourir. »

Ai-je besoin d'ajouter quelque chose encore pour dire quelle perte nous avons faite ? Et je n'ai pas à expliquer davantage la torture de sa pauvre mère et le bouleversement de ses amis lorsqu'on apprit qu'il était tombé lors de notre offensive, à la fin d'une journée victorieuse qu'il avait qualifiée, dans le grand recueillement qui précédait l'attaque, de « moment le plus beau et le plus douloureux ».

C. BILLIONNET.

La croix de chevalier de la Légion d'honneur a été attribuée à Henri Bonnet, à titre posthume.

---